

de Giotto. Le cardinal Stefaneschi fut de ce nombre : il chargea ce peintre d'enrichir de miniatures sa Vie de saint Georges, et d'orner de fresques l'église du même saint¹.

Aux choses de piété se joignirent les affaires publiques que la multitude des visiteurs et la pensée des indulgences avaient dominées et comme fait oublier. Au déclin du XIII^e siècle, Florence était dans la situation la plus prospère. La paix intérieure dont elle jouissait, encourageait les esprits à la culture des beaux arts ; elle s'embellissait de somptueux monuments, dont la splendeur et l'élégance firent de cette ville la première des cités d'Italie après Rome, et lui valurent le titre glorieux et incontestable d'Athènes italienne. Alors s'élevèrent l'église de St-Croix, ce sanctuaire des véritables grandeurs de l'Italie ; l'église de Ste-Marie de la Fleur ; le palais des Prieurs : alors commencèrent à se construire les belles murailles qui la ceignent encore aujourd'hui². Fatigués des troubles domestiques qu'avaient occasionnés tantôt Giano della Bella soulevant le peuple contre les grands, tantôt les grands eux-mêmes essayant de chasser de la patrie ce hardi tribun, les esprits se reposaient enfin, grâce à la prédominance de la

¹ Voir la page 243 du premier vol.

² Villani, p. 352. p. 361. p. 363.

faction guelfe devenue si puissante qu'elle ne permettait plus à celle des Gibelins de remuer. Cette supériorité des Guelfes ne venait pas seulement de la force de ce parti, mais encore d'un certain penchant naturel de la ville pour les formes du gouvernement populaire. Florence, entièrement guelfe, voulut donc, à la publication du Jubilé, témoigner à Boniface son amour pour le souverain pontificat, qui, étant la tête du parti guelfe italien, en fortifiait la vie par le pouvoir des clefs et le purifiait par la sainteté de la religion catholique. Elle lui envoya une ambassade nombreuse et splendide ; laquelle pour indiquer qu'elle regardait le trône pontifical comme placé au-dessus des trônes des rois et des empereurs, se composait de plusieurs personnages, dont chacun devait représenter un des grands potentats contemporains. Ainsi, Varmilio Alfano représentait l'empereur d'Occident ; Simon de Rossi, celui d'Orient ; Musciato Franzese, le roi de France ; Ugolin de Cerchi, celui d'Angleterre ; Romero Frighinello, le roi de Bohême ; Guicciardo Bastaro, le khan des Tartares ; Mano Miamano, le roi de la Pouille ; Bernard Vayo, celui de Sicile ; Beneviente Folco, le Grand-Maitre des Chevaliers de Rhodes ; Lupo Uberti, la république de Pise ; Sino Diotalvi représentait Varani, seigneur de Camerino, et Be-

noit Nerli, les seigneurs de la Scala, de Vérone, de Carrare et de Padoue. Pallade Strozzi était l'ambassadeur de Florence. Cette poétique ambassade avait extérieurement tout ce qui pouvait la rendre merveilleusement brillante : cinq cents cavaliers au moins très-richement armés l'accompagnaient ; on reconnaissait aux costumes variés les différents peuples et princes dont les ambassadeurs jouaient le rôle¹. Il est surprenant que Villani et Compagni ne disent rien de ce fait. Nous l'aurions passé nous-même sous silence, si Rossi, écrivain consciencieux, n'en appuyait l'existence du témoignage de deux Florentins. Nous ne savons dans quel mois l'ambassade eut lieu, ni si ce fut avant ou après les fatales divisions des Cerchi et des Donati, de Florence, et des Cancellieri, de Pistoie. Si ces discordes la précédèrent, nous serions porté à voir dans cette solennelle démonstration de respect envers le Pape, l'action des Guelfes, qui gouvernaient encore la ville : ils auraient alors agi pour engager Boniface, comme comme nous le leur verrons faire plus tard, par une ambassade particulière, à s'employer à la réconciliation des partis.

¹ Petri Calzolari. de Vir. illu. Flor.—Paulus Minus. de Nobil. Florent. cap. de Flor. eloqu. claris. ap. Rossi Vit. Bonif. cap. XI. p. 121. 122.

Beaucoup de personnages illustres par leurs emplois civils ou religieux, des évêques, des princes accoururent aussi à Rome, sous l'habit de pèlerin, ou avec leur costume officiel, pour gagner les indulgences papales¹. De ce nombre fut Charles-Martel, fils aîné de Charles-le-Boiteux, de Naples ; fils de Marie, sœur de Ladislas, roi de Hongrie, il avait, jusqu'à cette époque, porté le titre de roi de ce dernier royaume dont la possession lui était disputée par André III. Charles était une créature des papes ; Nicolas IV et Célestin V l'avaient aidé à monter sur le trône de Pologne : il intriguait alors à Rome pour que Boniface lui facilitât la voie à l'héritage de son père, c'est-à-dire au trône de Naples, et affermit la couronne de Hongrie sur la tête de son fils Charobert. Il vit le Jubilé, mais non l'accomplissement de ses désirs. L'année suivante, il fut emporté par une mort prématurée dans la ville de Naples. On soupçonne Robert, son frère, de l'avoir empoisonné par ambition et par soif du pouvoir². Accusation terrible, et sans doute calomnieuse, contre un prince d'un cœur aussi honnête que le fut Robert.

Les peuples recueillirent immédiatement quelques fruits du Jubilé. Durant cette année, les esprits oc-

¹ Summonte lib. 3. cap. 2.

² Trithemius. Chron. Hirsaug.

cupés du grand pardon pontifical firent trêve avec la colère. L'Italie surtout retira d'immenses avantages de la visite de tant d'hommes à la cité des grands souvenirs. Quoique dégradés par les barbares et plus encore par les brutales fureurs des citoyens, les monuments latins n'étaient pas tous renversés; une pensée de grandeur civile planait sur eux, et, parlant puissamment encore aux esprits généreux, elle les encourageait à de nobles actions. Le Capitole, l'amphithéâtre Flavien, les arcs de triomphe, les palais des Césars, reportaient les esprits, par la majesté et la beauté de leurs formes, au temps où Rome, lasse de victoires, adoucissait ses farouches instincts et partageait avec les lettres et les beaux-arts le trône d'où elle dictait des lois au monde entier. Les étrangers admiraient; les Italiens se sentaient latins, et le sang romain se réchauffant, en quelque sorte, dans leurs veines, ils aspiraient à la grandeur romaine. Florence sera, à elle seule, une preuve immortelle des nobles efforts qui datèrent du pieux pèlerinage à Rome. Jean Villani nous a laissé une admirable histoire de Florence, qu'il composa à son retour de Rome, où il était allé pour le pardon; ce fut cette ville qui l'inspira. « Me trouvant, « par suite de ce béni pèlerinage, dans la sainte « ville de Rome, voyant ses grands et antiques mo-

« numents et lisant les histoires et les grandes ac-
« tions écrites par Virgile et par Salluste, j'ai pris
« leur style et leur forme, quoique, leur indigne
« disciple, je sois incapable d'œuvres aussi belles
« que les leurs¹. » Mais Rome, avec ses grands
monuments, n'aurait été qu'un cadavre glacé, si la
magnificence morale du pontificat chrétien n'eût pas
suppléé à la puissance matérielle des Césars. C'est
pourquoi ceux qui, à leur vue, se sentaient portés à
de nobles entreprises, ouvraient en même temps
leur cœur aux saintes affections de la religion; c'est
ainsi que les Florentins, rivaux de Rome païenne
par leurs vertus civiles, par la hardiesse de leurs
actions, par la magnificence de leurs œuvres, se
montrèrent, en toutes choses, enfants de Rome ca-
tholique. On peut conjecturer, sans crainte d'erreur,
qu'Alighieri, venu à Rome à l'époque du Jubilé²,
trouva de larges développements à la magnifique
idée de sa Divine Comédie et dans ce solennel par-
don uni au jugement sévère de Boniface qui fer-

¹ Gio. Vill. l. 8. c. 36.

² « Comme les pèlerins qui, lorsque l'année du Jubilé a réuni un grand nombre d'âmes pieuses à Rome, traversent le pont dans un ordre sagement prescrit; d'un côté, passent ceux qui s'avancent vers le château et vont visiter le temple de St-Pierre; de l'autre, reparaisent ceux qui retournent vers la montagne. » Enfer, XVIII.

maît la source des faveurs spirituelles aux rebelles opiniâtres, et dans cette immense réunion de toute la famille catholique, au milieu de laquelle se plaçait avec tant d'éclat le pontificat romain. Rome catholique lui parla au cœur et y réveilla l'inspiration religieuse, qui, le tirant *de la forêt âpre et sauvage du vice*, l'éleva à la contemplation de l'Enfer, du Purgatoire, du Paradis, sublimes objets de ses chants. Rome païenne lui parla à l'esprit, elle lui donna pour guide, dans sa course, le chantre d'Auguste, Virgile; et, sous l'influence de l'imagination, cette fille du soleil italien, il se fit dans le poète une si forte et si amoureuse union de l'esprit avec le cœur que la Rome papale eut aussi son Virgile.

Tandis que Boniface, par la dispensation des indulgences spirituelles, imprimait un si puissant mouvement aux esprits italiens, il ne veillait pas moins attentivement à la garde de l'Église considérée et comme aggrégation de fidèles et comme souveraine régulatrice de leurs destinées politiques. Nous avons remarqué que la civilisation renaissante était menacée par deux ennemis, l'un extérieur, la puissance turque, l'autre intérieur, le pouvoir immodéré des princes, et l'indocilité des peuples que le frein monarchique ne pouvait plus retenir. Boniface opposa une digue aux rois, aux peuples, aux Turcs. Il y

avait en Asie, le long du fleuve Selenga, certains peuples de mœurs sauvages appelés Tartares ou Mongols, que n'avait encore corrompus ni la mollesse des villes, ni le sensualisme de la religion de Mahomet. Ce ne fut que plus tard, en effet, qu'après avoir suivi une religion particulière, ils s'incorporèrent à la grande famille du prophète. D'une imagination ardente, comme tous les Orientaux, ils pouvaient, dans leur ignorance, être conduits à de grandes actions par un homme habile, ambitieux, qui sût se servir de leur mobilité, en leur parlant un langage surnaturel. Cet homme fut Gengis-Khan. Guerrier brave et intrépide, d'une ambition démesurée, il sut s'assujétir les Mongols et les mener à de merveilleuses conquêtes, continuées plus tard par ses descendants, qui, au XIII^e siècle menacèrent l'Europe d'une irruption et d'une barbarie nouvelles. Le ciel nous épargna cette épreuve et ne voulut pas laisser rouvrir, par un nouveau débordement de sauvages, les plaies que nous avaient faites les anciens barbares. Après avoir ravagé la Hongrie et fait trembler Berlin, ils rentrèrent en Asie. Ils s'y emparèrent de vive force de Bagdad, d'Alep, de Damas, et pénétrèrent jusqu'en Palestine. Ce peuple, dont la puissance pouvait contrebalancer celle des sectateurs de Mahomet, éveilla

l'attention des pontifes romains, qui se proposèrent d'obtenir, par ces Tartares ou Mongols, ce que les croisés n'avaient su ni voulu faire. Aussi, travaillèrent-ils avec une vive sollicitude à les amener à la vraie foi. Tant que ces barbares n'entrèrent pas dans les vues des pontifes, ou que ces derniers ne formèrent point de desseins sur eux, ils furent considérés et repoussés comme Turcs. En effet, Innocent IV écrivit une constitution pour réprimer leurs fureurs¹; Alexandre IV provoqua la tenue de différents conciles, tels que ceux de Paris², de Ravenne³, de Londres⁴, etc., afin d'aviser aux mesures à prendre contre les Tartares; Urbain IV mit tout en œuvre pour exciter contre eux des croisades qu'il ne fut donné qu'à Clément IV de voir réalisées, dans le but de les chasser de la Hongrie. Mais enfin l'expérience faite par les Turcs ouvrit les yeux des Tartares, et leur révéla le pouvoir du Pape sur la chrétienté et les grands avantages qu'ils pouvaient retirer de l'amitié des chrétiens pour renverser la puissance turque avec laquelle ils étaient aux prises. Abaka, roi des Tartares orientaux, envoya, le pre-

¹ *Christianæ Religionis cultum.*

² *Nangius in vit. S. Lodovic.*

³ *Rossi. Hist. de Ravenne. l. 6.*

⁴ *Matth. Westmonasteri. ad an. 1261.*

mier, des ambassadeurs au Saint-Siège, pour faire alliance avec lui. Nicolas III les accueillit avec une joie immense, et apprit d'eux que leur maître offrait de s'unir aux chrétiens et de tourner toute son armée contre les Sarrasins, et que Quolibey, grand-khan de tous les Tartares, et oncle du roi, était déjà chrétien et souhaitait des prédicateurs de la foi pour convertir ses sujets à Jésus-Christ. Nicolas III écrivit à Abaka et à Quolibey des lettres rapportées par Wading¹; elles sont remplies d'affectueuses félicitations. De plus, il donna mission à cinq religieux franciscains², hommes éprouvés, de travailler à la conversion des Tartares. A partir de cette époque, les papes, et surtout Nicolas IV, continuèrent, par l'envoi fréquent de religieux missionnaires au milieu de cette nation barbare, d'y favoriser la propagation de la foi; et ce fut avec de grands succès. De leur côté, le grand-khan et les autres chefs de tribus s'appliquèrent à entretenir la bienveillance des papes, en leur adressant souvent des ambassadeurs. Le registre des lettres de Nicolas IV contient plusieurs dépêches aux chefs de ce peuple³. Ces ten-

¹ *Annal. Min. T. V. p. 36. et seq.*

² *Ib. p. 40. et seq.*

³ 2 avril 1288. *Habet.* à la Reine Tultani. 13 juillet 1299, à Cobla ou Cobila Gran-Cham. *Gaudeamus.* 23 août 1292. *Ezultat.* cor. vide Hayton. *Hist. Orient. cap. 45.* Marin Sanuto lib. 3. par. 13. cap. 8.

dances des Tartares vers le christianisme auraient pu favoriser puissamment les affaires de la Terre-Sainte ; car, si les princes chrétiens eussent voulu penser au Saint-Sépulcre et y envoyer des libérateurs, ils auraient trouvé dans ce peuple un solide appui. On en eut même, sous le pontificat de Boniface, une preuve frappante. Cassan, grand-khan des Tartares, ayant uni son armée à celle du roi d'Arménie, marcha, à la tête de forces considérables, contre le soudan d'Égypte, dans le but de lui enlever la Palestine. Il le mit en déroute à une journée de la ville d'Emèse et le refoula en Égypte¹. Il voulait pousser plus avant ; mais, ayant reçu la nouvelle qu'un des membres de sa famille avait envahi la Perse, il interrompit le cours de ses conquêtes et se retira, laissant une partie de son armée en Syrie, et ordonnant de remettre cette contrée aux chrétiens qui viendraient d'Occident. Il croyait fermement à leur arrivée, et avait expédié des ambassadeurs au souverain pontife et au roi de France, afin de les engager l'un et l'autre à profiter de cette favorable occasion pour relever les affaires chrétiennes dans le Levant.

Boniface fut heureux de cette ambassade et des nouvelles qu'elle lui apporta. Quoique la pensée de conquérir la Terre-Sainte ne fût plus ce qu'elle avait

¹ Hayton. cap. 44. — Vill. lib. 8. cap. 35. — Ptol. Luccen. Ann.

été au temps du concile de Clermont, elle occupait néanmoins une grande place dans l'esprit des pontifes, dans le sien surtout. En effet, s'il eût pu tourner l'attention et les armes des princes chrétiens contre les Turcs, les peuples d'Occident auraient respiré, et il aurait affaibli la puissance laïque dont la résistance augmentait en raison des coups qu'on lui portait. Il convoqua un concile à Rome, y traita la question de la Terre-Sainte, exhorta à la sauver, députa des légats aux princes chrétiens afin de leur demander de l'or et des armes pour cette œuvre sainte. Forte et profondément religieuse, la France avait toujours répondu la première au cri sacré, elle avait été le principal appui des intérêts chrétiens dans le Levant ; aussi, Boniface, pour ne point manquer la belle occasion qu'on lui offrait dans la Syrie déjà conquise, eut de suite et particulièrement recours à Philippe-le-Bel, auquel il demanda les dixièmes des revenus ecclésiastiques recueillis dans son royaume pour la Terre-Sainte, en l'exhortant à prendre modèle sur le roi saint Louis, mort martyr de cette œuvre.

Mais Philippe tenait la Flandre dans ses serres : ayant renouvelé la guerre contre elle, il avait besoin d'argent pour la conduire et ne voulut entendre parler ni des Tartares ni des Sarrasins. Il refusa à